Document généré le 25 mai 2025 10:54

XYZ. La revue de la nouvelle

Sans sucre

André Berthiaume

Numéro 100, hiver 2009

Cent

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2659ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Berthiaume, A. (2009). Sans sucre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (100), 11–12.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Sans sucre

André Berthiaume

POURTANT, je ne viens pas souvent ici.

— Un café prononcé ? Comme la dernière fois ?

Je vois bien que la serveuse, une petite boulotte aux yeux rieurs, m'a reconnu. Sauf que je ne me souviens pas avoir *prononcé* ce mot-là.

Quand j'étais plus jeune, c'est-à-dire moins vieux, on ne me remarquait pas. Si j'intervenais dans une discussion de groupe, on m'écoutait à peine, mes interventions tombaient à plat, se perdaient dans le bruit, l'ambiance, la fumée. Je ne trouvais pas les bons mots. Je ne savais pas me faire écouter. On ne me laissait jamais terminer mes phrases. Il y avait toujours un fort en gueule pour m'interrompre, sans doute un « leader naturel » comme on dit plus courtoisement, pour prendre toute la place et cabotiner à qui mieux mieux. Je me disais que c'était probablement parce que mes opinions ne pesaient pas lourd, manquaient de pertinence. Peut-être même n'avais-je pas d'opinion véritable sur quoi que ce soit. Je faisais tapisserie, comme on dit encore.

Sans être le pôle d'attraction, j'aurais bien apprécié un minimum d'attention. D'autant plus que je rêvais de devenir comédien, ce qui, avouons-le, ne manque pas de piquant. Sûrement pour équilibrer les choses, assouvir mes frustrations, compenser la pauvreté de mes échanges quotidiens. Une façon détournée d'imposer ma présence.

Elle m'étonnera toujours, la vie. Elle est pleine de retournements inattendus. Un jour, tout a basculé. Un bon matin, je suis passé de la transparence à l'opacité. Eh oui, je souffre maintenant d'un excès de visibilité. Au café, au resto, à la poste, à la station-service, dans les magasins, si j'apparais une fois, c'est fatal, on ne m'oublie pas. Comme si, à la faveur des années, j'avais acquis une sorte d'aura. Pourtant, je ne fais aucun effort particulier pour qu'on se souvienne de moi, bien au contraire. Mais si je retourne dans un endroit quelconque,

c'est inévitable, on me reconnaît d'emblée, on m'accueille avec une certaine familiarité, comme si on m'avait déjà vu cent fois, ce à quoi je ne m'habitue guère. Je préfère maintenant l'anonymat, le retrait, la pénombre.

Paraître, disparaître, n'est-ce pas le lot de tout un chacun ?

Je n'ai pas tellement changé au fil des années. C'est ce que mon coiffeur habituel m'a dit récemment. Il s'y connaît, Pietro, il me coupe les cheveux depuis trente ans. Ensemble nous avons dû refaire le monde des centaines de fois. J'ai pris de l'âge, bien sûr, les photos de mes passeports périmés ne mentent pas. La vie m'a gratifié de rides de plus en plus profondes, de cheveux de plus en plus épars et grisonnants. Plus jeune, je voulais tellement qu'on me remarque, je voulais tant impressionner, séduire, conquérir. Mais au lieu de brûler les planches j'ai fait carrière derrière un bureau, relégué dans un obscur ministère.

— Bonne journée, monsieur. À demain, peut-être ?